

La métaphysique

A propos de *Qu'est-ce que la métaphysique ?* de Heidegger

Jean Roullier

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Was ist Metaphysik? Nous avons affaire à un composé insolite: un premier texte, la *Vorlesung* de 1929, que l'auteur a voulu encadrer par deux "ajouts" très nettement postérieurs: un *Nachwort* publié en 1943 et une *Einleitung* de 1949. Comment s'y prendre avec cet ensemble - à supposer qu'il s'agisse bien d'un ensemble - ? Quels rapports entretiennent ces trois textes? Comment les deux "textes-cadres", la Postface et l'Introduction, regardent-ils vers le texte premier, la Conférence ou le Cours inaugural? Les deux constituent manifestement des relectures du premier. Ont-ils pour but de fixer la perspective interprétative adéquate, selon l'auteur, pour entendre convenablement le propos de la conférence (en dénonçant les mésinterprétations effectives ou possibles)? En partie, peut-être, mais pas seulement et pas même exactement. Veulent-ils infléchir la lecture de la conférence dans un sens déterminé? Ce serait supposer une initiale indétermination ou une équivoque, d'abord, dans son propos. Quelle indétermination, alors, quelle équivoque, et pourquoi? Ou bien Heidegger revient-il sur ce texte premier pour rétrospectivement en dégager l'implicite? Massivement: les deux textes-cadres, en faisant retour sur le propos initial, *continuent*-ils sur la lancée du texte premier ou bien la pensée, avec eux, se démarque-t-elle de son élan premier et exprime-t-elle une

rupture? On peut hésiter: le détail du propos invite à adopter non seulement tour à tour, mais même simultanément, ces deux hypothèses. Mais comment comprendre que le rapport entre ces textes puisse être à la fois continuation fidèle et rupture? Ou bien on répondra en tranchant et ce sera alors soit au profit de la continuité et la fidélité à l'élan initial (on s'efforcera de voir la pensée développée dans l'Introduction de 1949 d'ores et déjà présente et agissante dès la Conférence de 1929) ; soit au profit de la rupture (on insistera sur "le tournant" qu'au jugement de Heidegger lui-même, sa pensée a effectuée à partir de 1930). Ou bien on s'abstiendra de trancher pour éviter la question ou parce qu'on jugera être parvenu à une compréhension qui dépasse l'alternative entre fidélité et rupture. La réponse qu'on donnera à la question du rapport entre le texte premier et ses deux textes-cadres va dépendre, plus globalement, de la compréhension à laquelle on se sera arrêté de cette *reprise* que Heidegger n'a finalement pas cessé de faire de ses premiers textes décisifs: *Was ist Metaphysik?* mais aussi, mais surtout *Sein und Zeit* - reprises dont témoignent, outre les deux textes-cadres dont le rapport au texte initial fait ici question, les nombreuses *Randbemerkungen*, "remarques marginales" ou "apostilles", que l'auteur a notées sur les *Handexemplaren* de ses ouvrages. Car, pour la plupart, ces "remarques" condensent le résultat d'une relecture des textes initiaux, tout comme le font, de manière discursive et développée, la Postface et l'Introduction à *Qu'est-ce que la Métaphysique?* Et, comme de telles apostilles accompagnent aussi ces deux derniers textes, nous avons au total, pour l'ensemble qui nous occupe ici, trois "états" ou "niveaux" d'interprétation de la pensée initiale: 1/ le texte premier 2/ les deux textes-cadres et 3/ les "remarques marginales". C'est dire que la pensée de Heidegger se situe au coeur de ce mouvement de relecture, qu'elle a lieu dans la "nécessité" à laquelle obéit ce besoin de relire - que son "chemin de pensée", envisagé dans sa globalité, est cette relecture. Par suite, de la compréhension de cette reprise (relecture, ré-interprétation) va résulter la *traduction* qu'on se proposera de ces textes. Ici, traduire fait intimement partie de "la chose à penser", de la façon dont "la chose" est ou n'est pas pensée, puisque, dans la manière de traduire va s'exprimer la façon dont l'esprit *rapporte* les relectures au texte initial et s'en représente la nécessité - donc: la façon dont l'esprit du lecteur entre dans l'intelligence de la méditation de Heidegger. Ne devons-nous pas même juger que la relecture que Heidegger effectue de sa pensée depuis son "état" initial constitue déjà une traduction: l'esprit du penseur "transposant" dans la formulation adéquate la "chose" qui d'abord fut interrogée et méditée dans un langage inapproprié? On se convaincra alors qu'ici traduire et comprendre sont à ce point enchevêtrés et interdépendants, et déjà dans le texte original et sa langue, que les deux reviennent au même.

De la *Vorlesung* prononcée par Heidegger le 24 juillet 1929 lors de sa nomination comme successeur de Husserl à Fribourg, il existe deux traductions françaises disponibles: la "vieille" traduction d'Henry Corbin publiée chez Gallimard en 1938 et la traduction plus récente de Roger Munier, publiée d'abord dans le n° 14 du *Nouveau Commerce* en 1969, re-publiée ensuite avec des modifications en 1983, dans le *Cahier de l'Herne* consacré à Heidegger. Des deux textes-cadres, *Nachwort* et *Einleitung*, nous ne disposons que de la traduction de Roger Munier (publiée en 1968 chez Gallimard dans le recueil *Questions I*).

Il y a, en langue française, au n°7 de la collection "les Intégrales de Philo", 1981, édition Nathan, une présentation scolaire attentive, riche en perspectives thématiques et en détails, utile donc, du texte de la Conférence inaugurale (dans la traduction de

Corbin), due à Marc Froment-Meurice. Cette étude, toutefois, ne concerne que le propos de la Conférence; les deux textes-cadres n’y sont évidemment pas ignorés, mais leur rapport au texte premier n’est pas interrogé et, globalement, le commentaire a tendance à placer la pensée questionnante de 1929 dans la perspective d’un “heideggerianisme” postérieur, d’apparence plus dogmatique - le va-et-vient fécond de la pensée entre interrogation et affirmation est déséquilibré au profit de l’affirmation - et il n’évite pas tout à fait un danger dont M. Froment-Meurice a pleinement conscience puisqu’il rappelle lui-même les “dangers de toute interprétation, spécialement quand on se propose de lire le passé (...) à la lumière du présent”. Le commentateur s’appuie sur la “vieuse” traduction de Corbin, mais il commente plutôt selon la perspective exposée dans la Postface et l’Introduction - fidèle en cela à la relecture du Heidegger des années 40. L’écart entre la pensée dans son premier “état” et sa ou ses relectures, c’est-à-dire la *question* que constitue cet écart, n’est pas expressément considérée. Dans la mesure où une traduction est déjà essentiellement une lecture, nous pouvons remarquer que le choix éditorial des éditions Gallimard (dans le recueil *Questions I*) qui a été de conserver, pour la Conférence, la traduction Corbin en l’encadrant des traductions plus récentes de Munier pour les deux textes accompagnateurs, n’escamote, lui, pas du tout cette question. Par ce procédé, le contraste est nettement marqué; se trouve ainsi particulièrement accusée la différence entre deux “stades” dans l’évolution de la traduction française de Heidegger (et sans doute de la traduction française tout court: évoluant vers plus d’exactitude, de scrupule de littéralité, de prudence, essayant de serrer le texte d’origine et sa langue au plus près, renonçant partiellement à privilégier l’aisance dans la langue française). Ce choix éditorial, cependant, ne laisse pas seulement “se créer”, pour le lecteur français, “intentionnellement” “une certaine disparité de style”, comme le notent les éditeurs, il présente pour nous l’inconvénient de ne pas permettre au lecteur d’au moins constater que, si la méditation de Heidegger s’est modifiée ou infléchie, cet infléchissement s’est fait sous, avec et même au sujet *des mêmes mots* (*Dasein*, bien sûr, mais aussi *das Seiende*, *die Stimmung*). Cette “disparité” dans le “style” des traductions donne plutôt *presque* le sentiment de deux “états” de la pensée si distants et disjoints qu’on semble ne même pas, pas tout à fait, y parler la même langue. S’agit-il vraiment de changement *de langage* entre la pensée de 1929 et celle de 1943/49? Quand même nous le supposerions d’abord, la disparité des traductions et même de l’esprit dans lequel elles ont été faites - ce qui, évidemment, ne met nullement en cause ni la compétence ni le discernement des traducteurs - est ici telle que, dans le fragile équilibre entre continuité et rupture, la rupture prend à ce point le dessus que la modification de la pensée de son premier “état” à son “état” postérieur n’est tout simplement plus *lisible*. Comment suivre le pas qui conduit du premier au second “état” si les maîtres-mots sont rendus ici par “l’existant”, là par “l’étant”, ici par “la réalité-humaine”, là (laissé non traduit) par *Dasein*, ici par “tonalité-affective”, là par “disposition”?

Si le “tournant” d’un “premier” Heidegger à un Heidegger “n° 2” n’est pas rendu lisible par ce contraste des deux “générations” de traducteurs, ce défaut disparaît évidemment quand on lit l’ensemble des trois textes en remplaçant la traduction Corbin de la conférence inaugurale par la re-traduction Munier: l’esprit de la traduction demeure alors partout le même (un souci constant d’être au service du texte allemand exact, de le rendre avec une fidélité presque littérale, une sobriété dans la traduction en correspondance avec la simplicité concentrée des formulations allemandes). Mais ne

bute-t-on pas sur un inconvénient inverse: croire que l'infléchissement ultérieur de la pensée de Heidegger était *tout naturellement* inscrit dans le premier état de sa méditation et presque déjà dans sa formulation textuelle? Munier n'a-t-il pas tendance à infléchir précisément la traduction dans ce sens, à anticiper par conséquent sur le "tournant" qui conduit au "second" Heidegger, en faisant certains choix de traduction? Ainsi pour la phrase-clé de la *Vorlesung: Da-sein heisst: Hineingehaltenheit in das Nichts* (S. 115), il rend *Hineingehaltenheit* par "instance"; ce faisant, au lieu de mettre en valeur le *halten* dont le ton et les modulations (*Haltung, verhalten, Halt*), qui donnent à entendre le "comportement", la "tenue", "l'attitude", traversent pourtant tout le texte de la conférence, il accentue le propos en direction d'un "sistere" proche de l'allemand *stehen* qui est peu présent dans la *Vorlesung*, mais qui devient déterminant dans la relecture de l'*Einleitung*, avec la *Inständigkeit* et le *Innestehen* de la S. 374, termes qui sont à cette page destinés à caractériser le *Dasein* comme existence au regard de "l'ouverture de l'être". Pourquoi cette accentuation vers le rapport *Dasein - existence*, alors que la Conférence parlait d'un comportement à l'égard du néant? Parce que, sous "l'instance dans le rien", Munier lit déjà (ou veut déjà lire) "l'insistance" (comme il traduit *die Inständigkeit*) du *Dasein* existant, son "in-stance"(ainsi rend-il *das Innestehen*) dans l'ouverture de l'être; donc, parce que, sous "le rien" de la conférence, il veut déjà lire "l'être" - suivant en cela le Heidegger de la Postface et de l'Introduction. Mais le Heidegger de la conférence? Que dit textuellement la conférence au sujet du rapport entre être et rien ou néant? S.115: *Das Nichts (...) gehört ursprünglich zum Wesen selbst*, "l'essence de l'être-même comporte dès l'origine le Néant" (traduisait Corbin), "le rien (...) appartient originellement à l'essence elle-même", rend plus fidèlement Munier. Qu'est-ce à dire? Que *dieses Nichts west als das Sein* (*Nachwort* S.306), que "ce rien déploie son essence en tant que l'être"? Autrement dit, que "le néantir du néant 'est' l'être" (*Séminaire du Thor de 1969*, protocole de la séance du 9 septembre, dans *Questions IV*, p.296)? Ou bien que ce rien marque *la finitude de l'être lui-même*, que l'épreuve du néant est expérience de cette finitude *de l'être* (et non pas seulement de "l'homme")? A lire la conférence *seule*, n'est-on pas tenté de souscrire plutôt à la seconde interprétation? La traduction de Munier insiste un peu - à peine - en direction de la première, donc en direction d'une identification du néant qu'envisage thématiquement la conférence avec l'être, ce que ne fait pas Heidegger dans le texte de 1929. Allons même jusqu'à dire qu'il n'a pas alors cette identité précisément en vue - sinon on comprendrait mal que la conférence se conclue en affirmant que l'épreuve du néant nous libère pour la *Grundfrage der Metaphysik*, c'est-à-dire qu'elle nous "affranchit des idoles" auprès desquelles chacun cherche d'ordinaire à "se dérober", refuge ou dérobade qui empêche que se déploie notre disposition fondamentale à interroger l'étant *als solches*, "en tant que tel", et *im Ganzen*, "en totalité". Autrement dit, de l'épreuve du néant et seulement en passant par elle et en la refaisant, "remonte" avec "constance" l'interrogation métaphysique fondamentale.

En résumé, entre le texte premier et les textes-cadres il y a indiscutablement infléchissement de la pensée. Nous devons juger que la *possibilité* de cet infléchissement est contenue dans le texte premier, qu'elle est "portée" par lui - mais elle n'y est pas *textuellement inscrite*. Entre 1929 et les années 40, les mêmes "mots-clés", mais leur entente s'est modifiée. Conférence de 1929: *Da-sein* signifie: *Hineingehaltenheit in das Nichts*. Introduction ajoutée en 1949: l'essence du *Dasein*, le mot qui convient le mieux pour la nommer pourrait bien être: *Inständigkeit*. Un même

mot, deux ententes, deux “traductions”, distinguées par un infléchissement de la pensée. L’association en un même recueil des traductions Corbin et Munier garde cet infléchissement *non lisible* - la seule traduction Munier veut un peu trop inscrire cet infléchissement dans *le texte même* de la conférence initiale.

On l’aura compris: l’entreprise de traduire adéquatement (et de comprendre) “l’ensemble” que forment les trois textes doit passer par la réponse à ces questions: vers *quelle modification dans le rapport aux mots* la méditation de Heidegger s’est-elle infléchie après les années 30 (avec “le tournant”)? *Dans quelle langue* doit se dire cette modification du rapport aux mêmes mots, cette re-pensée du même? Est-il même une langue, un langage, pour la dire, c’est-à-dire la traduire?

A ces questions on ne saura répondre qu’une fois qu’on aura saisi pourquoi cette modification a été nécessaire. Heidegger écrit en avril 1962 au père Richardson qui était en train d’achever un ouvrage sur le penseur: “La distinction que vous faites entre Heidegger I et Heidegger II est justifiée à la seule condition que l’on prenne garde à ceci: ce n’est qu’à partir de ce qui est pensé en I qu’est seulement accessible ce qui est à penser en II, mais le I ne devient possible que s’il est contenu en II”. Formulation du “tournant”, dont nous pouvons noter la complexité! A quoi donne accès “ce qui est pensé en I”, par un accès qui, toutefois, n’est reconnaissable et viable qu’à partir de ce à quoi il donne issue, donc rétrospectivement? Qu’y a-t-il dans “ce qui est pensé en I” qui, à la fois, donne déjà issue et empêche encore que ce donner-issue se découvre et se réalise? Pourquoi donc continuité *et* rupture? En quoi, par conséquent, la pensée qu’expose la conférence de 1929 rend-elle possibles et bloque-t-elle les relectures que formulent vingt ans plus tard la postface et l’introduction à cette conférence? L’aperçu qui suit voudrait proposer une réponse (qui pré-dispose à la tâche, forcément personnelle, singulière, de traduire ces textes). Une *réponse* ne peut être dégagée que d’un examen (qui sera ici évidemment sommaire) de la *logique* qui dirige le propos de la conférence. La *validité* de cette réponse doit ensuite être vérifiée: ce dont sera chargé un examen (tout aussi sommaire) de ce sur quoi, globalement, l’accent modificateur est mis avec la postface, puis l’introduction.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr